



Extrait de : *Mystère au fil de l'eau* (Espacequiconte)
Angeline BOSMAHER

Les deux héroïnes, Angeline et Christine accompagnent leur oncle à la chasse aux canards... Drôle de pêche !

La chasse aux canards

Cette fois, c'est en douceur que nous nous réveillons dans l'aube enténébrée pour accompagner tonton Paul à la chasse aux canards. Après le déjeuner, nous nous habillons chaudement avec les vêtements achetés par le Gus, et en route dans la quatre chevaux. Direction, les berges de la Meuse.

Pour accéder à l'endroit repéré par Paul, nous marchons un long moment sur la rive. L'onde clapote allégrement dans l'air glacial. Quelques nuages vaporeux de brume blanche s'accrochent aux branches des arbres nus. Il fait très froid, mais le paysage est romantique, à peine éclairé par une lune timide avant l'éveil du matin qui ne saurait tarder. Tonton nous a recommandé de ne faire aucun bruit, alors nous serrons les lèvres et nous le suivons en file indienne. Puis il susurre comme un curé dans son confessionnal :

– Les filles, il faudra rester dans cette cache, à l'abri du vent. De là, vous

assisterez au spectacle. Moi, je vais m'avancer en essayant de ne pas perturber la compagnie de canards. Pendant ce temps, n'hésitez pas à boire un peu de vin chaud de la thermos.

Le chasseur est dans son élément. Il agit vite, de façon précise, organisée, sauf qu'il n'a pas pensé au chocolat comme le Gus. Il a toujours vécu en ours solitaire, lui. Mais bon, c'est tonton Paul !

– Nous revoilà en planque, me dit Christine ! Décidément, drôles de vacances ! Tout ce cinéma pour contempler trois canards. Il y a les mêmes à la pépinière. Il nous prend vraiment pour des Bécassines ! Enfin, le jour commence à se lever, nous aurons moins froid...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'un bruissement soyeux s'envole d'une touffe de roseaux à une trentaine de mètres... quelques volatiles tentent de gagner les nues pour sauver leur vie. Des coups de feu claquent et deux oiseaux s'abattent dans l'eau au milieu d'éclaboussures moirées. Je m'écrie :

– Quel tireur quand même ! Maintenant, tu peux être sûr qu'il va nous appeler pour nous faire admirer ses bestioles.

Mais Christine couvre ma voix :

– Regarde là-bas !

– Quoi là-bas ?

– On dirait des sacs à patates qui flottent. Ça alors, ce n'est pourtant pas une décharge municipale, la Meuse !

– En effet ! Un... deux...

– Trois... quatre sacs !!!

– Et la suite est bloquée sous les branchages...

Paul qui n'a encore rien remarqué nous interpelle :

– Vite les filles, venez voir les belles prises !

Accourant dans sa direction, ma sœur lui crie :

– Tonton, tonton, y'a des sacs qui flottent. C'est vraiment dégoûtant !

À notre arrivée, dans la petite crique sablonneuse où la profondeur est réduite, Paul est en train de repêcher ses colverts. De splendides oiseaux au plumage bleu vert, le cou à l'abandon et les pattes recroquevillées. Il essaie de les récupérer à l'aide d'un grand bâton qu'il vient d'apprêter à cet effet. Cependant, alerté par nos vociférations, il tourne la tête vers les balluchons dérivant vers lui, entraînés par le courant, ce qui le met dans une colère tonitruante :

– Nom de Dieu !!! Mais qui est-ce qui décharge ses ordures dans la rivière. C'est de pire en pire, les gens n'ont aucun respect. Je vais appeler les flics, c'est tout ce que ça mérite ! Bande de cochons !

Tonton Paul use de mots grossiers à tout va, c'est dire s'il est en rage !

Les objets flottants, conduits par le flux aquatique, se glissent dans ses pieds. Il a beau les repousser, ils se collent à lui comme des sangsues gluantes.

– C'est la première fois que je vois ça, pourtant j'en ai déjà vu dans ma vie !

– Regardez, il y a des traces rouges, là !dis-je, pointant de mon index le

tissu taché.

Avec son bâton, tonton harponne le premier sac pour l'éloigner du rivage, mais il se déchire. Une basket en jaillit...

Christine plaisante, comme d'habitude :

– Quelqu'un a dû faire le tri de ses armoires...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase, car la toile de jute se défait davantage, révélant planté dans la chaussure, un tibia tranché net à hauteur du genou, sanguinolent.

À l'unisson, nous hurlons de frayeur. Même Paul qui « en vu dans sa vie », tombe à la renverse, le derrière par terre. Quant à nous, notre premier réflexe est de faire demi-tour pour retourner dans notre terrier où ma sœur vomit son déjeuner ainsi que le vin qu'elle a eu le loisir de déguster pour se réchauffer juste avant l'hécatombe. Moi, je sanglote, tremblante et complètement hébétée. Nous n'avons jamais aperçu l'ombre d'un défunt, c'est dire si ce morceau de cadavre vient de nous effarer. Quelques minutes plus tard, notre oncle, pourtant habitué à côtoyer la mort, revient vers nous, livide. ...

– Je vais appeler les flics pour de bon. Les sacs sont remplis. Un macchabée entièrement découpé. Ce n'est pas beau à voir ! Je vous ramène à la maison ou plutôt chez le Gus pendant que je m'occupe de cette affaire. C'est bien le moment ! Quand ça veut pas, ça veut pas !

– Et les canards tonton Paul ? hoquette Christine qui doit me maudire de l'avoir entraînée dans ce borbier.

– Les canards ? Ils ont filé. Je n'ai pas eu le temps de les rabattre sur la terre ferme. J'aimerais savoir quel est le satané chasseur qui prend l'homme pour un gibier !